

Études littéraires africaines

BRINK (André), *Mes bifurcations*. Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Bernard Turle. Arles : Actes Sud éditions, coll. Babel, N°1273, 2014, 624 P. – ISBN 978-2330-03443-6



Yannick Martial Ndong Ndong

Numéro 41, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037810ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037810ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ndong Ndong, Y. M. (2016). Compte rendu de [BRINK (André), *Mes bifurcations*. Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Bernard Turle. Arles : Actes Sud éditions, coll. Babel, N°1273, 2014, 624 P. – ISBN 978-2330-03443-6]. *Études littéraires africaines*, (41), 169–171. <https://doi.org/10.7202/1037810ar>

références à Borgès, à travers plusieurs citations non attribuées disséminées dans le texte, que relève Denise Brahimi. Récit construit, déconstruit, reconstruit sans cesse au fil des pages, *L'Enfant de sable* offre une méditation hachée à propos de l'appartenance au genre masculin ou féminin ; la question se pose pour le personnage central de l'enfant qui est née fille mais dont le père entend faire un garçon, mais elle restera sans réponse puisque la fin du roman est ouverte. Aucun personnage n'échappe à sa part d'incertitude dans un environnement social impitoyable pour les faibles, ce que les analyses de Denise Brahimi démontrent clairement.

Cette étude critique, résultat d'un travail précis et documenté, s'impose à l'attention du public des étudiants et des jeunes chercheurs en littérature magrébine qu'elle cherche à atteindre.

■ Jeanne FOUET-FAUVERNIER

BRINK (ANDRÉ), *MES BIFURCATIONS*. TRADUIT DE L'ANGLAIS (AFRIQUE DU SUD) PAR BERNARD TURLE. ARLES : ACTES SUD ÉDITIONS, COLL. BABEL, N°1273, 2014, 624 P. – ISBN 978-2330-03443-6.

Composé de vingt-quatre chapitres, *Mes bifurcations* est un récit dont les séquences se situent à mi-chemin entre une autobiographie classique et le genre des mémoires, le tout dans un style romanesque. Tout au long du récit d'André Brink, l'un des plus importants écrivains sud-africains du XX^e et du XXI^e siècle commençant, se côtoient l'histoire personnelle et l'histoire de l'Afrique du Sud, quand elles ne s'éclairent pas mutuellement. Né en 1935 dans un pays où sont déjà réunis tous les ingrédients de ce qui sera officialisé, treize années plus tard, sous le nom d'Apartheid, et nourri à ses maximes, Brink raconte le récit de sa prise de conscience en jetant un regard subtilement critique et autocritique sur son monde. Les anecdotes familiales qui abondent dans son œuvre témoignent de cette approche biographique. Au-delà d'un avant-propos explicitant le titre de l'œuvre, *Mes bifurcations*, le livre débute par un éclairage sur le mode de fonctionnement de l'Église hollandaise réformée, congrégation calviniste bien implantée chez les Afrikaners. Ainsi, le premier cadre de formation du jeune Brink est l'église sous la férule du « dominee », sorte de guide spirituel au sein de la congrégation. L'auteur ne dit-il pas avoir eu, enfant, un rêve de sacerdoce avant de songer à être juge à l'image de son père ? D'où l'importance de la Bible dans sa formation d'homme et d'écrivain. Mais bien plus que cela, la Bible est le lieu des paradoxes de la famille de Brink : enfant,

il se souvient notamment de la rigueur professionnelle et intellectuelle de son père qui, plus tard, dévoilera son racisme quand il cessera brusquement et définitivement d'écouter l'interprète afro-américaine, Marian Anderson, dans le grand air de *Samson et Dalila*, après avoir appris qu'elle était noire, alors qu'il l'admirait depuis longtemps : « Mon père n'a jamais plus écouté son aria préférée. Quand elle passait à la radio, il éteignait celle-ci ou sortait de la maison » (p. 75). L'auteur ajoute, dans la phrase qui suit : « De mon côté, j'ai continué d'être fasciné par la voix de Marian Anderson », une manière de se démarquer à la fois de son enfance nourrie aux récits ségrégationnistes – anecdote du méchant Noir caché sous le lit et armé d'une longue et tranchante lame –, et de sa famille peu choquée par les conflits interraciaux en Afrique du Sud. Si le romancier sud-africain insiste sur l'importance des Écritures, c'est pour désigner leur responsabilité dans la situation de son pays où l'interprétation de nombreux passages bibliques corroborait une hiérarchie entre Noirs et Blancs. Brink s'emploie ainsi à ramener à ses proportions humaines la Bible, considérée par l'idéologie de l'Apartheid comme source d'une vérité implacable et divine aussi longtemps qu'elle était favorable à la communauté blanche sud-africaine.

Mais la Bible est bien plus que cela pour André Brink, elle est surtout le socle de son imagination et de son invention littéraire. Ses histoires, totalement extravagantes mais passionnantes, vont hanter durablement les écrits de Brink comme l'inspirent les écrivains classiques britanniques. Il revient ainsi sur ses premières publications souvent vouées à l'échec, comme il retrace tout un pan de l'histoire littéraire *afrikaner* marquée par la présence fantomatique du Noir. C'est en écrivain que Brink rédige ses mémoires, en leur donnant une large dimension autobiographique et réflexive.

Si *Mes bifurcations* est une œuvre essentiellement littéraire au sens large, elle n'en reste pas moins le récit historique d'un observateur avisé de son temps. Les quatre chapitres précédant le dernier sont représentatifs de cette conscience politique de l'écrivain sud-africain. Centrés pour l'essentiel sur la période des années 1980 à nos jours, ces passages s'attardent, non sans critiques, sur les évolutions de l'Afrique du Sud : querelles de pouvoir au sein du Parti nationaliste entre Peter Botha et Frederick De Klerk, atmosphère de fin du régime d'apartheid, dévoiements de la période post-apartheid, etc. Sans être béatement optimiste concernant l'avenir de son pays, Brink referme ses mémoires sur une note épistolaire, « Lettre à Karina », son épouse, pour affirmer la diversité générique de son livre et la structure d'une œuvre qui s'écrit en spirale, au-

delà d'un plan linéaire. En faisant la synthèse de ses productions littéraires à la lumière de l'histoire de son pays, l'œuvre de Brink recoupe *La Douleur des mots* de sa compatriote Antjie Krogg, protéiforme et croisant les genres du témoignage autobiographique, de l'essai politique ou historique, de la forme épistolaire et des mémoires.

■ Yannick Martial NDONG NDONG

BLANCHAUD (CORINNE), DIR., *CLASSIQUE OU FRANCOPHONE ? DE LA NOTION DE CLASSIQUE APPLIQUÉE AUX ŒUVRES FRANCOPHONES*. AMIENS : ENCRAGE ; CERGY-PONTOISE : CENTRE DE RECHERCHE TEXTES ET FRANCOPHONIES, COLL. CRTF, 2015, 141 P., INDEX – ISBN 978-2-36058-058-3.

Corinne Blanchaud expose d'abord le postulat du livre : « [L]'appartenance de la notion de "classique" au domaine théorique et critique est une évidence. [...] L'acte d'écriture, l'écrivain au travail, n'ont en fait que peu à voir avec ce qui s'ensuit, la publication, la réception » (p. 8). Serait classique un texte dont les qualités intrinsèques, liées à « la réalité quotidienne » et à « la mémoire » de son auteur, suscitent en permanence (re)lectures et réécritures (p. 8-9). Il faut alors interroger les échelles de valeurs lectorielles qui, articulées à des institutions plus ou moins souples, sont aptes à modifier la notion de classique, voire à la détacher de la conception patrimoniale de la « littérature française ».

Les six chapitres qui suivent éclairent chacun un aspect de la (non-)classicisme des écrivains francophones. Violaine Houdart-Merot revient d'abord sur les différents sens de « classique » pour constater que, de nos jours, ce mot renvoie tantôt à un patrimoine digne d'être enseigné, tantôt à la capacité d'un texte à se survivre à lui-même, tantôt aux deux à la fois. Les corpus francophones bénéficient *a priori* de cet embrouillement. Certains éditeurs parviennent à contourner la triade nation-langue-littérature et à valoriser des « classiques francophones ». Ce point aurait pu être développé, en problématisant – c'est une faiblesse du livre – le qualificatif ambivalent « français » (qui désigne l'appartenance à une nation particulière et à une langue-culture universelle), dont les effets structurants massifs sont redoublés encore par l'adhésion tenace au couple « français » / « francophone ».

Rendant compte d'un cas emblématique de « demi-classique » (p. 55) – celui du Belge André Baillon qui, pour avoir l'étoffe d'un classique, n'a jamais réussi à sortir du purgatoire « francophone » –,